HENRI ROORDA VAN EYSINGA (1870-1925)

Nom usuel : HENRI ROORDA

Pseudonyme : BALTHASAR

Les Saisons indisciplinées, éditions Allia, 2013. Recueil de chroniques établi et préfacé par Gilles Losseroy

Henri Roorda

Roorda est actuellement redécouvert grâce à l'Association des Amis d'Henri Roorda de Lausanne qui lui a consacré colloque et exposition (toujours disponible) ces dernières années, avec un succès qui a amorcé un regain d'activité éditoriale.

Le nom d'Henri Roorda, auteur suisse né à Bruxelles en 1870, reste avant tout attaché à ce qui ressemble à une provocation : son texte *Mon Suicide* qu'il écrivit avant de mettre fin à ses jours à Lausanne en 1925. Il y définit une philosophie toute personnelle aux antipodes de l'auto-complaisance : le « pessimisme gai. » Par-delà une insurmontable lucidité, ce dandy porte sur ses congénères un regard d'entomologiste à l'humour voilé de tragique. De chroniques en traités pédagogiques aussi sérieux que le titre en est cocasse, d'essais politiques en manuels d'arithmétique, chez ce libertaire de père en fils, l'humour demeure en embuscade et l'ordinaire dérape dans l'absurde plus souvent qu'à son tour.

De son père Sicco, bouillant pamphlétaire et ingénieur retors, Henri a d'abord – voire exclusivement – hérité du peu de goût pour l'ordre, de la sensibilité à l'écriture et de la fibre libertaire.

Sicco Roorda van Eysinga est né en 1825 aux Indes néerlandaises, à Batavia, l'actuelle Jakarta. Les différents postes qu'il y occupe – lieutenant du génie, codirecteur de journal, administrateur de plantation – tournent court en raison de son caractère irascible. Le dernier, ingénieur des ponts et chaussées, sonne le glas de ses rapports avec l'administration coloniale et ulcère son épidermique sensibilité humaniste devant la misère et l'exploitation des populations indigènes. C'est dans ces circonstances qu'il écrivit le poème-pamphlet *Malédiction*, qui appelle sans détour à la révolte sanglante. De ce poème il fera son viatique littéraire, auréolé de l'adoubement du grand Multatuli à qui il avoue sa dette envers le roman *Max Havelaar*. Ce roman, conçu comme une machine de guerre anticoloniale, n'est rien moins qu'un des plus grands et improbables romans de la deuxième moitié du XIX^{è} siècle.

Puis nous massacrerons vos enfants,
Et, baignant les nôtres dans leur sang
Nous recouvrerons, capital et intérêt,
La dette séculaire du rentier.

Et le soleil au couchant
Nimbé des brumes d'un sang épais
Reçoit dans les râles mourants
Le dernier salut hollandais

Nous enlèverons vos filles,
Et, vautrés sur ces chairs virginales
Nous apaiserons à leurs flancs laiteux
Nos gorges enflammées, notre fureur guerrière.

Et lorsqu'à l'Orient, le soleil paraît
Chaque Javanais rend grâce à Mahomet
D'avoir délivré des chiens chrétiens
Le peuple le plus doux parmi les terriens.

Ce n'est pourtant pas sa *Malédiction* qui lui vaut les plus graves ennuis, mais un autre pamphlet où il dénonce la corruption de certains dirigeants hollandais. L'occasion est trop belle pour l'administration

néerlandaise de se débarrasser de lui. En 1864, il est condamné au bannissement pour manquement à l'honneur. Retour sans ménagement ni pension vers une mère patrie où il s'attarde peu… il s'y marie en 1867 avec Selinda Bolomey, arrière-petite-fille du peintre Benjamin Samuel Bolomey. Puis direction Bruxelles pour une brève période… y naîtront Marie en 1869 et Henri Philipe Benjamin en 1870. Quand la famille quitte Bruxelles pour les rives suisses du Léman, le jeune Henri a deux ans. Avec l'exil suisse commencent les années d'une lente dérive : paternelle vers la dépression, et familiale vers l'endettement, dont Henri et sa belle-mère Jenny hériteront à la mort du père, qui s'est remarié en 1877 après la disparition de Selinda en 1875.

Après un nouvel échec professionnel comme ingénieur des chemins de fer, l'impétueux Sicco, qui se pense désormais en écrivain – maudit –, vivote de sa plume de correspondant pour la presse batave. D'anticolonialiste empirique, il se rapproche de l'orbite du socialisme réformateur, avant que sa trajectoire ne soit déviée par l'entrée en scène en cette terre d'asile de deux ténors de l'anarchisme fin de siècle : Elisée Reclus et Ferdinand Domela Nieuwenhuis. Exil, formation intellectuelle, culture protestante scellent vite une amitié durable. Le premier lui ouvre les pages de sa *Géographie universelle*, le second celles de sa revue *Recht voor Allen* (Justice pour tous) où Roorda trouve à s'illustrer par quelque nouveau brûlot. Le vieux Sicco, qui commence à correspondre avec Pierre Kropotkine, a définitivement basculé du réformisme à l'anarchie, et ses mentors, qui ont leur couvert dans la grande maison de Clarens, seront également ceux d'Henri qui déclarera plus tard : « J'ai été élevé sur les genoux d'Elisée Reclus. »

L'anarchisme de Roorda fils est plus pacifique que celui du père, c'est le non-conformisme de celui qui se joue des convenances sociales

ASSIS SUR LE TROTTOIR 24/04/1919

La bêtise humaine : voilà l'éternel danger. Que font les innombrables fonctionnaires à qui l'on a confié l'éducation intellectuelle des écoliers ? Après cinquante ans d'instruction laïque et obligatoire, l'opinion publique a encore une sévérité stupide pour ceux qui ne se conforment pas à l'usage. Parce que, en s'instruisant, les êtres jeunes ne s'occupent, pendant des années que de catégories, d'étiquettes, de formules, de cadres rigides et d'autres choses mortes, ils resteront, plus tard, ahuris ou indignés devant les fantaisies, les innovations et la spontanéité des individus qui sont encore vivants.

Le 14 avril, mon ami N. et moi, nous avons outragé la morale ; nous avons enfreint une règle. En nous asseyant sur l'asphalte tiède, nous nous sommes assis, du même coup, sur les convenances. Axiome : les « messieurs » ne doivent pas s'asseoir par terre, dans la rue. Car les libertés dont jouit le civilisé dépendent de la classe à laquelle il appartient. En définitive, notre tort a été de faire ce qui, à l'ordinaire, ne se fait pas.

« Ça ne se fait pas ! » Cet argument suffit. Mais, moi, je songe à « ce qui se fait » en Europe depuis quelques années. La grande tuerie a été conforme aux vénérables traditions de l'humanité. Elle a été conforme aux usages de ceux qui conduisent les peuples. C'est pourquoi j'envoie d'avance l'expression de ma profonde sympathie aux fantaisistes qui, au lieu de nous imiter, se promènent en costume de mousquetaire ; aux gourmets qui préféreront les cuisses de sauterelles aux cuisses de grenouilles ; et aux gentlemen goguenards qui, assis sur le trottoir, au soleil, contempleront l'interminable défilé des imbéciles.

Bon sang ne sautait mentir… A 14 ans, Henri rédige un « dialogue philosophique » enlevé entre un fils défendant le courage physique et une mère dont les arguments en faveur du courage moral finissent par l'emporter. Question très sensible qui ressurgit plus tard dans la correspondance des années de formation avec Reclus et Nieuwenhuis père, pendant la période des attentats anarchistes. Reclus admire Ravachol et admet la violence quand elle n'est pas aveugle, mais il lui préfère le verbe comme il l'exprime à son jeune disciple dans une lettre du 25 mars 1892. Trois mois plus tard, Henri, qui fomente un « roman anarchiste », reprend à son compte les paroles de l'oracle dans une lettre à

Nieuwenhuis père, qui sonne comme le *credo* de l'apprenti propagandiste. Dans une autre lettre, du 30 juin 1894, il justifie l'attentat contre Sadi Carnot, parfaitement ciblé celui-là, et se projette en écrivain :

> *Quand j'aurai le bonheur d'écrire, j'exciterai toujours à la révolte plutôt que de conseiller la soumission.*

Mais petit à petit le ton change : « Je ne suis guère bon qu'à donner des leçons et je me dis que même dans mon enseignement je pourrai être anarchiste », écrit un an plus tard Henri, désormais jeune professeur. Quelques années encore, et les contingences de la réalité auront définitivement émoussé les angles de l'enthousiasme littéraire. Roman abandonné, contes inachevés… adieu rêves de jeunesse. La carrière embrassée n'est pas celle de l'écrivain, mais celle plus prosaïque – et lucrative – du professeur de mathématiques ; enseignant résigné – « je ne le suis pas dans l'âme, je ne le suis pas physiologiquement ; mais je le suis six ou sept heures par jour ; et cela m'empêche souvent d'être autre chose » – comme il le confie à Amédée Dunois[1] en 1906. Il se plaindra toute sa vie du poids des leçons à donner, du pensum alimentaire des manuels d'algèbre, géométrie, arithmétique et autre calcul mental à rédiger. Les élèves ? Le portrait charge qu'il en fait à Jacques Gross[2] en 1904 est sans appel : « jeunes filles qui sont neuf fois sur dix des dindes », victimes selon lui de l'alcoolisme congénital et de la bigoterie conjugués.

Alors ? *Le Pédagogue n'aime pas les enfants,* comme l'écrit Henri en 1917 ? Voire… Car il va mettre à profit les moments de répit que lui laissent ses leçons pour multiplier conférences et articles. Et c'est finalement sur ce terrain que Roorda trouve sa véritable place au sein du mouvement anarchiste : il en sera l'un des plus brillants pédagogues, dont on mesure seulement aujourd'hui la portée de l'œuvre, Quelques témoignages écrits sur Roorda enseignant attestent de la trace indélébile qu'il a laissée. Dans la revue *Le Mois théâtral* de l'hiver 1958, consacrée au théâtre de Roorda, Samuel Chevallier se souvient, sous le titre « Mon maître Balthasar » :

> *Première leçon de maths, je vois entrer un gaillard interminable, vêtu de bleu marine, engoncé dans un faux-col d'une hauteur inhabituelle, brandissant d'une main une serviette et de l'autre un torchon pour le tableau noir. Une tête étonnante surmontée d'une calvitie en coup de sabre.*
> *Il entre, nous regarde et, d'une voix à la fois forte et mielleuse, commence. En ces termes, exactement :*
>
> > *– Messieurs, asseyez-vous les uns les autres et croisez vos bras sur la poitrine de votre voisin immédiat.*

D'inspiration rousseauiste, Roorda, comme l'auteur de *L'Emile,* prône une école désintéressée, attachée à former des hommes et non des citoyens serviles. Depuis «L'Ecole et l'apprentissage de la

---

[1] Nom de plume d'A. Catonné. Né en 1878 et de sensibilité libertaire, il entre à la SFIO en 1912. Journaliste à *L'Humanité* à partir de 1913, il en devient le secrétaire général en 1918. Pacifiste, proche de Jaurès, il est à la table de ce dernier au Café Croissant quand il est assassiné le 31 juillet 1914. Dunois adhère au PC mais démissionne dès 1927, pour revenir à la SFIO en 1930. Il choisit de rester à Paris pendant la seconde guerre mondiale. Arrêté en 1944, il meurt au camp de Bergen-Belsen en mars 1945.

[2] Jacques Gross (Mulhouse, 1855 – Genève, 1928). Anarchiste et franc-maçon. Ses activités dans le commerce du tabac lui permettent de voyager librement à travers l'Europe, tout en collaborant à nombre de revues libertaires, anonymement ou sous divers pseudonymes. Il met à profit ses déplacements professionnels pour diffuser ces revues plus ou moins clandestines. Il est lié d'amitié avec la plupart des leaders anarchistes et entretient une abondante correspondance (conservée à l'IISG d'Amsterdam) avec les activistes de l'Europe entière qu'il n'hésite pas à aider financièrement.

docilité » en 1898 jusqu'à *Avant la grande réforme de l'an 2000* l'année de sa mort, toujours un brin provocateur et sans jamais se départir de son humour à froid, Roorda, qui à aucun moment n'a oublié Reclus, en appelle à un enseignant « enthousiaste », à un « entraîneur » capable de produire de « l'émerveillement ». Il pourfend le vernis de la culture générale, les apprentissages inutiles, la domestication des corps contraints à l'immobilité et plaide pour une école au service de l'épanouissement de l'enfant. Fin 1907, il est sollicité directement par Francisco Ferrer, l'éminent pédagogue libertaire catalan, pour collaborer à sa revue *L'Ecole Rénovée*. Et après l'éxécution de Ferrer à Barcelone au terme d'un procès inique, Roorda participera à la fondation de L'Ecole Ferrer de Lausanne ; il en rédigera même la *Déclaration de principes*, sous le couvert de l'anonymat.

Ses conférences publiques ont su toucher les enseignants et les parents d'élèves au-delà des cercles libertaires, tout comme ses articles, qui parurent dans de confidentielles revues militantes avant de trouver leur place dans la prestigieuse *Revue blanche*. C'est d'ailleurs en périodiques que la majeure partie de l'œuvre de Roorda, pédagogique et humoristique, fut publiée.

Il y a deux sortes de Français. Il y a, d'abord, les Français illustres que la France produit sans relâche pour épater l'humanité. Les principaux sont: Pépin-le-Bref, Jeanne d'Arc, Bayard, Rabelais, Molière, Voltaire, Napoléon et Victor Hugo. Aucun pays ne produit autant de grands hommes que la France. Cela tient au climat et à la nature du sol, lequel est mi-calcaire, mi-molassique.

Les Français de la seconde catégorie sont les Français ordinaires. Ils ne sont remarquables que par l'abondance de leurs calembours et par la fermeté avec laquelle ils refusent de payer des impôts.

Nous comprenons ce que les Français disent parce qu'ils ont sur les Allemands cette supériorité de s'exprimer en français. Leurs mots d'esprit s'exportent dans tous les pays du globe.

Nous devons à la France la Révolution française et un nombre considérable de vaudevilles.

Les Français ont toujours un mauvais gouvernement : ça leur permet de dauber dessus avec allégresse.

1894 voit paraître son premier article, « Le Goût des larmes », dans *Le Journal* d'Alphonse Allais, choix qui témoigne de la filiation dans laquelle s'inscrit le jeune homme. Ce sera sa seule collaboration à la revue de l'humoriste. Roorda reprendra d'ailleurs son texte sous le même titre dans *La Tribune de Lausanne* du 14 décembre 1919 en rappelant qu'Allais – mort en 1905 – ne l'a jamais rémunéré pour article :

> *Alphonse, dans l'ombre sépulcrale où tu t'enfonces, sache que je ne t'en ai pas voulu. C'est moi qui reste ton débiteur.*

Ce n'est qu'en 1896 que paraît le deuxième, « Une Trahison », dans *Les Temps nouveaux*, sous le pseudonyme de W. Johnson. Dans cet article sur Dreyfus, dont la correspondance avec Reclus et les faits mentionnés indiquent qu'il a été écrit à la mi-janvier 1895, Roorda, comme la majorité de

l'opinion d'alors, tient Dreyfus pour coupable (Picard n'entre en scène qu'à l'été 1896 et Zola en 1898…), mais fustige la meute des vertueux aboyeurs car ce *crime* est selon lui la faiblesse la mieux partagée. En outre, cette trahison s'exerce dans un contexte militaire qui la rend très relative… Ce nouvel article tient autant du billet d'humeur – et d'humour – que de l'analyse politique. Sa plume aiguisée, son sens de l'observation et de la formule, son humour détaché feront merveille dans la concision qu'exige la chronique de presse.

Ce n'est qu'à partir de 1917 que commence véritablement la carrière de chroniqueur de Roorda, c'est-à dire l'activité régulière de *Balthasar*, pseudonyme emprunté au fameux roi de Babylone. Ses descendants, explique-t-il dans son dernier *Almanach*, furent maudits jusqu'en 1917 quand « le dernier d'entre eux (…) entra résolument dans le journalisme pour réhabiliter son aïeul ».

Ses premières collaborations régulières sont pour le quotidien *La Tribune de Lausanne* et le bi-mensuel satirique *L'Arbalète* qui lui est éditorialement lié. De fin 1920 au printemps 1921 Roorda collabore également à *La Crécelle*, autre bi-mensuel fondé comme le précédent par Maurice Hayward, mieux connu sous son pseudonyme de Varé, dont les textes et surtout les dessins paraîtront plus tard dans *Le Canard enchaîné*… et dans les *Almanach Balthasar*. Après *La Tribune*, c'est à la *Gazette de Lausanne* – qui paie mieux– que s'illustre Balthasar, de la fin 1919 à sa mort. Mais à partir de 1924, sa rubrique ne paraît plus qu'une semaine sur deux. Depuis 1923, Balthasar est aussi demandé à la *Tribune de Genève* à laquelle il livrera près de cent vingt chroniques, dont quatre posthumes. Pendant ces neuf années, l'activité de Roorda est intense…

Il faut encore y ajouter les fascicules de mathématiques, les conférences et les articles pédagogiques. Outre les recueils de textes publiés, comme ce *Roseau pensotant* de 1923, Roorda produit plusieurs essais. Politique avec « Mon Internationalisme sentimental », essai visionnaire paru dans *Les Cahiers vaudois* en 1914, dénonciation du nationalisme et appel à une Europe de culture plurielle ; pédagogiques : *Le Pédagogue n'aime pas les enfants* en 1917, *Avant la grande réforme de l'an 2000* en 1925 ; philosophiques, la même année, avec *Le Rire et les rieurs*, où Roorda se propose d'interroger « quelques philosophes qui ont *expliqué* le rire » ou encore *Le Débourrage des crânes est-il possible ?* en 1924, où il traque les dérives du discours. Ces deux derniers ouvrages sont signés Balthasar, comme ses quelques pièces de théâtre – dans lesquelles il joua parfois –, et les incroyables *Almanach Balthasar* – quatre livraisons pour les années 1923 à 1926 –, sorte de croisement entre l'*Almanach Vermot* et *391*, la revue dadaïste de Francis Picabia. Il y eut aussi les collaborations éphémères par l'intermédiaire d'Amédée Dunois, l'indéfectible ami, par exemple à *L'Humanité* où Dunois est journaliste. Sans oublier l'ultime *Mon Suicide*… Dans aucun de ces écrits, aussi sérieux qu'en soit le propos, l'humour n'est absent. Roorda peint avec malice les mœurs de son temps et de ceux à venir.

Je ne sais pas où nous allons ; mais mes méditations profondes m'ont permis de découvrir la cause du mal universel : tout va mal *parce que les hommes ne veulent plus être pauvres.*

Longtemps les peuples vécurent heureux, dans l'hu-

milité et l'ignorance. Mais tout finit par se savoir. Aujourd'hui, tout le monde veut avoir des truffes, des dents en or, et des leçons de piano. Cela est tout à fait déraisonnable.

Les stocks de foie gras, de vieux Bourgogne, de gramophones, de bas de soie et de bottines à hauts talons qui remplissent actuellement de nombreux magasins seraient épuisés en quelques jours si l'on procédait au partage qu'exige la Fraternité. Après cela, tous les hommes pourraient continuer à savourer les jouissances que procurent le confort et le luxe, à condition de bien vouloir travailler *dix-huit heures et demie par jour*. (J'ai fait le calcul.) Ce serait très malsain ; et puis, l'on n'aurait pas le temps de jouir de sa richesse.

Eh bien, puisque, sur notre triste planète, tout le monde ne peut pas être riche, il faut que les hommes de bonne volonté se dévouent et se décident fermement à rester pauvres jusqu'à leur mort. Pour l'Europe, soixante à quatre-vingts millions de familles laborieuses, pauvres et contentes de leur sort, suffiraient sans doute. Jusqu'à ce jour, la pauvreté n'a pas été assez honorée. Que les moralistes fassent désormais, infatigablement, des tournées de conférences dans tous les pays et prouvent à leurs auditeurs que la pauvreté est la première des vertus sociales. Le Pauvre n'est-il pas celui qui détruit le moins de bonnes choses ? Car celui-là fait œuvre de destruction qui avale une tranche de rosbif ou, simplement, cent grammes de fromage. Il y a évidemment des destructions nécessaires. C'est à toutes les destructions superflues que les Volontaires de la Pauvreté renonceront.

J'ai la prétention d'être un Juste. Connaissant mes propres faiblesses, j'accorde aux autres le droit d'avoir des défauts. Je ne vais donc pas exiger des Pauvres une abnégation totale. Je propose que, dans chaque pays, l'Etat leur distribue d'abondantes *richesses fictives*, telles que des diplômes et des décorations. Les plaisirs de la vanité valent bien ceux de la table. Ils doivent même leur être préférés, si les hygiénistes disent vrai. Au bout de dix ans de persévérance joyeuse, le Pauvre conscient recevra une carte de BON CITOYEN, qu'il aura le droit de fixer à la porte de son appartement. Dix ans plus tard, s'il a bien « tenu », on lui donnera un premier accessit avec un petit bout de ruban rouge. Enfin, il ne méritera la Grande Corde de l'Ascétisme national qu'après quarante ans de civisme et de labeur acharné. Quant aux sybarites qui, à l'estime de leurs concitoyens, préféreront les filets de sole, le cinéma, les thés-dansants et les épingles de cravate, ils ne seront jamais décorés. Et ce sera bien fait.

Roorda s'inscrit dans une catégorie d'écrivains qui a porté la chronique à un de ses plus hauts points d'achèvement littéraire. A ce titre, son *alter ego* littéraire pourrait bien être Alexandre Vialatte. Humour absurde teinté de potache, bestiaire extravagant, goût pour le non-sens et les almanachs délirants, sentences parodiques, sens de la formule et tournures récurrentes – la banalité chez Roorda est systématiquement « écœurante », le Progrès ne se déplace que « sur son Char » –, tout rapproche ces deux princes du second degré, jusqu'au goût pour les mathématiques, jusqu'à l'extrême sensibilité, jusqu'à la tentation du suicide. Tous deux ont en outre à supporter l'étiquette – abusive – d'écrivains régionalistes. Tous 2 se voient souvent réduits à une terre qui n'est la leur que pour être leur porte-voix, et non l'inverse. De trente ans son cadet, Vialatte, qui ignorait Roorda, entra en chronique sur le tard, à l'âge où Roorda quittait la vie.

L'HIPPPOPOTAME 25/05/1922

J'ai réussi à me procurer un exemplaire du très rare ouvrage intitulé : L'hippopotame chez lui, qu'a publié, il y a quelques années, l'intrépide explorateur K. Manchester. Ce livre est malheureusement écrit en anglais. Mais, pour celui qui sait lire entre les lignes, toutes les langues étrangères se ressemblent par leur parfaite transparence. D'autre part, comme le colonel Manchester ne m'a jamais menti, je ne vais évidemment pas mettre en doute ce qu'il affirme. Je possède ainsi sur l'hippopotame quelques renseignements de première main. Enfin, pour répondre d'avance à toutes les objections, je rappellerai qu'un hippopotame est un coin de la nature vu à travers un tempérament. La diversité des tempéraments implique celle des hippopotames. Que ma gracieuse lectrice reste donc calme si son hippopotame diffère beaucoup du mien.

Je suis heureux de pouvoir parler du dangereux palmipède susnommé. Voilà au moins un sujet bien défini. En dissertant constamment sur la Liberté du Monde, sur le féminisme et sur la reconstruction économique de l'Europe, les journalistes aggravent chez les esprits faibles cette habitude de l'impréciation qui a déjà ruiné tant d'intelligences.

Le savant devra peut-être toujours se contenter de rester à la surface de l'hippopotame. Seules, des inductions hasardeuses peuvent nous apprendre quelque chose sur la vie psychique de l'imposant canasson fluvial. On sait, par exemple, qu'il se marie une fois, deux fois ou trois fois : jamais plus. Doit-on en conclure que l'hippopotame sait compter jusqu'à trois ? A ce sujet les avis sont partagés.

L'hippopotame est végétarien par principe. Mais, comme il n'est pas très fort en botanique, il lui arrive de se tromper et de manger des poissons, des langoustes, des lapins, des fragments de pirogue et de vieux souliers.

L'hippopotamelon, qui est l'hippopotame en bas âge (et qu'il ne faut donc pas confondre avec le melon géant), est assez fréquemment mangé par le crocodile. Ses parents ne protestent jamais ; car, pour des êtres qui passent leurs journées côte à côte, dans les mêmes eaux, la vie serait intenable si l'on ne se faisait pas des concessions réciproques. A vrai dire, les concessions du crocodile seraient assez difficiles à énumérer. Il désarme les animaux féroces par ses larmes et par sa grosse peau rugueuse. Les crocodiles finiraient donc par pulluler dangereusement si les colons anglais, qui sont toujours, sur le continent, les adversaires de la race la plus forte, ne maintenaient pas, au moyen de leurs carabines libératrices, l'équilibre africain.

L'auteur du livre dont je parle dit que l'hippopotame a « a dirty mug ». En français, on dirait plus poliment : « une sale g… » Tous les photographes partagent cette manière de voir. A ce propos, on se perd en conjectures sur les mobiles qui poussent Dame Nature à produire avec la même conviction des êtres gracieux comme vous et moi et de volumineuses brutes au groin hideux.

Un sociologue superficiel a eu tort de dire que l'hippopotame ne sert à rien. Avec la graisse de l'animal on fabrique de l'excellente huile d'olives. Faites avec cette huile-là, les mayonnaises ne « tournent » jamais. Et l'on ne s'étonnera pas si l'on songe aux violents remous des fleuves africains que supportent, sans aucun malaise, les grasses bêtes dont nous nous occupons.

On ne sait pas à quoi les hippopotames pensent entre leurs repas. Tout porte à croire que ce sont de gros imbéciles. Quoi qu'il en soit, le colonel Manchester déclare qu'ils ne comprennent pas la plaisanterie. Un simple pétard qu'on fait éclater dans leur narine gauche suffit pour les courroucer.

L'hippopotame n'a pas d'avenir. Mais il a un long passé. Cela prouve qu'il a eu un bel avenir autrefois.

Le suicide vient souvent recouvrir *a posteriori* d'un voile noir et abusif une existence à laquelle il donnerait à bon compte une explication ; de l'œuvre il livrerait la clef. On peut légitimement s'agacer de voir certains auteurs réduits à la figure du suicidé. Pourtant, en publiant *Mon Suicide*, Roorda fait de sa mort sa création ultime, et par ce geste même, l'œuvre annexe le vivant, abolist la frontière entre l'écriture et la vie. Au lendemain de sa disparition, les amis de Roorda reçoivent un billet d'adieu. Six mois plus tard, soixante ouvrages numérotés et ornés de magnifiques bois gravés sont envoyés chacun à leur dédicataire. En couverture, sous le nom d'Henri Roorda, une parenthèse précise : *Balthasar*, comme pour réhabiliter le premier que le second avait fini par occulter. Mais aussi pour confondre définitivement l'œuvre et l'homme. Balthasar est mort, vive Roorda ! Balthasar est mort… mais il rit encore et il signe l'avant-propos – l'oraison ? – où il avoue son hésitation sur le titre :

> *Après réflexion, je me dis que* Pessimisme joyeux *est une expression qui pourrait faire hésiter quelques acheteurs. Ils ne comprendront pas.* Mon Suicide *sera un titre plus alléchant. Le public a un goût prononcé pour le mélodrame.*
> *Je voudrais que mon suicide procurât un peu d'argent à mes créanciers. J'ai donc songé à aller voir Fritz, le patron du Grand Café. Je voulais lui dire :*
>
> > Annoncez dans les journaux une conférence sur *Le Suicide*, par Balthasar ; et ajoutez, en caractères gras : « Le conférencier se suicidera à la fin de sa conférence. » Puis, en caractères plus petits : places à 20 fr., 10 fr., 5 fr. et 2 fr. (Le prix des consommations sera triplé.) Je suis sûr que nous aurons du monde.
>
> *Mais j'ai renoncé à mon idée. Fritz aurait sûrement refusé ; car mon suicide pourrait laisser une tache ineffaçable sur le plancher de son honorable établissement.*

Le pessimisme de Roorda, aussi joyeux fût-il, ne relève pas de la posture, mais d'un profond mal de vivre. En 1907 il est en congé de maladie pour 3 mois dans le sud de la France pour cause de « fatigue cérébrale ». Exercice d'une implacable lucidité, au style aussi fluide que dépouillé, *Mon Suicide* passe en revue avec l'humour subtil et faussement désinvolte des grands désespérés, toutes les raisons pour lesquelles Roorda tire le rideau… et une balle définitive.

Roorda s'y décrit comme imprévoyant, épuisé, totalement à bout de forces, et d'une insigne faiblesse devant les dispendieux plaisirs de la table, tant célébrés dans ses chroniques : « Heureux sont ceux qui ont un mauvais estomac, car ils seront vertueux. » Il y évoque les illusions perdues, son éducation par de « généreux utopistes » qui l'ont convaincu de préparer « le bonheur de l'humanité ». Il s'y dépeint comme un naïf inadapté à « notre monde de négociants et de financiers ». Fidèle à ses convictions : « la perspective d'un Etat socialiste bien organisé, où l'individu jouirait de la sécurité matérielle, ne me déplairait pas du tout » mais qui, en bon épicurien, redoute l'avènement du « macaroni *social et sans fromage* ». « J'aime énormément le vin », confesse l'amateur de grands crus, qui s'est toujours montré prêt à tout sacrifier pour la bonne chère. « Quand on me parle des Intérêts Supérieurs de l'Humanité, je ne comprends pas. Mais j'aime le râble de chevreuil et le vieux bourgogne. »

LA FONDUE ET LA RACLETTE (fin 1920)

Des ignorants sans nombre qui ont l'habitude de manger, vers la fin de leur repas, un petit morceau de camembert, de brie ou de gruyère, se permettent d'exprimer des opinions sur le fromage. Connaissent-ils la « fondue » ? Connaissent-ils la « raclette » ? Non. Eh bien, qu'ils se taisent.

LA FONDUE

La fondue se mange dans la Suisse française. Les uns disent qu'elle est vaudoise ; les autres, plus véridiques, prétendent qu'elle est neuchâteloise. Mais ce sont des gens abrutis par le nationalisme. La fondue nous vient de Dieu.

COMMENT ELLE SE PRÉPARE. Prenez une terrine munie d'un manche (« caquelon ») et frottez-en énergiquement l'intérieur avec une gousse d'ail. Puis (à supposer, par exemple, que le nombre des convives soit quatre), versez-y quatre verres de bon vin blanc de Neufchâtel (des verres à Bordeaux). Mettez dans ce vin 700 grammes de fromage gras (Jura et Emmenthal) préalablement coupé en copeaux. Posez la terrine sur un feu vif et remuez sans arrêt « dans le sens des aiguilles de la montre ». (Les gauchers, s'ils le préfèrent, peuvent tourner dans l'autre sens.) Il faut tourner jusqu'à ce que le fromage soit entièrement fondu et que la masse ait pris la consistance d'une crème épaisse et homogène. A ce moment, ajoutez deux petits verres de kirsch (dans lequel vous avez délayé un peu de farine) et une forte pincée de poivre. Servez sur une lampe à alcool dont la flamme puisse être avivée et modérée à volonté.

COMMENT ELLE SE MANGE. La terrine et la lampe sont apportées par l'esclave dans la salle où les quatre convives attendent. Regardez-les : une immense espérance habite dans leur sein. En attendant la fondue, ils ont coupé leur pain en morceaux qui ont tous la forme du cube ou du parallélépipède rectangle. La forme rhomboédrique est admissible aussi. (Mais des morceaux irréguliers qui rappelleraient la tête d'Henry Bordeaux seraient évidemment moins ragoûtants.) Une émotion intense étreint les cœurs. « Sera-t-elle réussie ? » Chacun fixe solidement un morceau de pain au bout de sa fourchette et le promène dans la pâte onctueuse de manière à l'enrober de fromage. Silence. La bouche pleine, les convives se regardent avec amour. Ils se comprennent profondément. Tout ce qui, dans les batailles de la vie, les sépare est aboli. Ils sont unis par la religion du fromage national. Et, pareil aux liens de l'amitié, voici que deux filaments blanchâtres relient la fourchette de Paul à celle du docteur. Dans un pays où les hommes se réunissent pour manger la fondue, la guerre sociale ne sera jamais très meurtrière.

LA RACLETTE

Dans le canton du Valais, la « raclette » remplace la fondue. Les sociologues expliqueront ce phénomène par la différence des races. Les caractères ethniques du Vaudois ne sont pas les mêmes que ceux du Valaisan. Mais moi, qui suis Batave, je m'assimile la fondue et la raclette avec la même volupté. A vrai dire, tout s'explique ici par la différence des fromages. Le fromage valaisan est plus mou, moins sapide et peut-être plus « crémeux » que les fromages qu'on mange dans les cantons de Vaud et de Neufchâtel. Et puis, quoi qu'en dise Taine, les habitudes des peuples ont parfois des causes bien fortuites.

Des amis qui se sont réunis pour manger une raclette ne sont pas aussi « près » les uns des autres que quatre neuchâtelois occupés à tremper leur pain dans la même fondue. La valeur sociale de la raclette n'en est pas moins certaine. Le vrai de l'amitié, c'est de manger ensemble. Voici comment les choses se passent.

Les convives – (il peut y en avoir quatre, cinq, six, sept ou huit) – sont assis autour d'une table sur laquelle on a posé des litres de « fendant » (l'un des excellents vins blancs du Valais), ainsi qu'un grand plat de pommes de terre bouillies (non pelées). Le sel et le poivre sont aussi là. Enfin, il est prudent d'avoir pensé au kirsch et au marc de Bourgogne qui redonneront du courage aux mangeurs trop vite fatigués.

Dans le fond de la salle un ardent feu de coke a été préparé, à la chaleur duquel l'opérateur présente la section plane d'un demi-fromage valaisan. Bientôt, le fromage commence à fondre. L'opérateur, armé d'un couteau, accourt vers l'un des convives et, d'un geste auguste, racle la surface brûlante. Une pâte onctueuse et infiniment délectable tombe alors dans l'assiette du bienheureux, qui a eu soin de peler préalablement une pomme de terre. Il saupoudre la raclette d'un peu de poivre, puis, son bonheur commence. L'esclave est déjà retourné auprès de son feu ; et le second convive se hâte de peler sa pomme de terre, car la minute ineffable approche. Pendant ce temps, les autres patients, pour calmer leur désir douloureux, causent du bolchévisme et de la Société des Nations. Chacun aura son tour. Puis, ça recommencera. L'opérateur refait le tour de la table jusqu'à ce que le plus vigoureux des convives, après sa dixième raclette (c'est beaucoup !) ait crié : « Assez ! » Par moments, on s'interrompt pour boire un verre de vin à la santé de Vercingétorix.

Je pourrais encore chanter les « biftecks au fromage » (qui devraient plutôt être appelés : biftecks de fromage). Mais à quoi bon ? Ces choses exquises n'acquièrent toute leur valeur que si on les mange soi-même. D'en parler, ça me fait mal.

Victime d'un insatiable « appétit de riche » sans doute insuffisamment nourri par une vaine « intelligence de luxe », Roorda déplore en lui un « vice de construction », une inadaptation chronique exacerbée par l'approche de la vieillesse et l'obsession « des désirs qui ont perdu leur raison d'être », irrépressibles autant que ridicules quand ils se tournent vers la beauté de la jeunesse. « Si j'avais créé le monde, j'aurais mis l'amour à la fin de la vie. Les êtres auraient été soutenus, jusqu'au bout, par une espérance confuse et prodigieuse. » Car de l'amour il est aussi beaucoup question dans ces lignes ultimes, où Roorda tend un voile de pudeur supplémentaire pour aborder un sujet très intime, celui du couple et du mariage, qui «peut être une chose atroce ». Il y revient longuement par deux fois, par le biais d'un interlocuteur virtuel, « Philippe », sorte de double littéraire qui apparaît également dans les chroniques. Faut-il souligner que Philippe est le deuxième prénom de Roorda, hérité d'un oncle paternel ? Il fuit chaque jour pour s'en aller « demander les apparences de la tendresse » à une jeune femme. Amour humiliant – « je pourrais être son père » – et « condamné par les honnêtes gens »… Doit-on, dans ces lignes poignantes qui tiennent de l'aveu et de la demande de pardon, voir un ultime hommage à l'épouse négligée ?

> *En m'en allant, j'abandonne le compagnon-victime qui, durant tout le voyage que nous avons fait ensemble, a toujours porté mon sac. On s'habitue très vite à la générosité de son compagnon. Il doit y en avoir beaucoup de ces couples où l'un des associés est le serviteur dévoué de l'autre et où l'autre ne s'en aperçoit même pas.*

Plus loin, Roorda évoque pudiquement une faute qui représente une raison supplémentaire d'en finir :

> *Aujourd'hui, je serais moins dégouté de la vie si j'avais été bon, vingt ans de suite, pour un seul être, en ignorant le reste de l'humanité. Le mal que j'ai fait est irréparable. J'ai désespéré une âme. J'ai détruit quelque chose d'infiniment précieux et unique. J'ai commis une mauvaise action que je ne pourrais pas racheter avec toute la monnaie sentimentale que j'ai donnée, centime par centime, à des étrangers.*

Dans une lettre à Amédée Dunois, Lili Roorda confie que la vie avec Henri est devenue totalement impossible, au point qu'elle envisage la rupture. Pris de boisson, d'une inébranlable mauvaise foi, « il se ruine la santé, le caractère, et nous par-dessus le marché ».
Les dernières années, la boisson est devenue une béquille somme toute classique pour ce dépressif qui souffre désormais d'insomnies, prend des calmants, et s'imbibe de « picons adultes », c'est-à-dire triples. Parfois jusqu'à sept avant les repas, précise René Fonjallaz pour qui, par-delà l'enseignement, Roorda est resté le « Maître ». Fonjallaz dépeint d'ailleurs un Roorda très désabusé mais d'une élégance morale sans faille, et dont la mort était attendue car annoncée : « Lorsque je verrai mes facultés intellectuelles diminuer, je me tue ! »[3] Roorda n'a pas attendu jusque-là… « Je ne songe qu'à mon suicide prochain », écrit-il le 8 août 1925 à Dunois à qui il fait part de son intention d'écrire *Le Pessimisme joyeux*…

Le 8 novembre, dans une lettre bouleversante de lucidité, Lili écrit aux Dunois pour leur annoncer la mort d'Henri survenue la veille :

> *Depuis vingt-sept ans Henri, à propos de tout, à chaque petite contrariété me disait qu'il allait se suicider. Alors j'avais fini par en rire. Depuis deux ou trois ans qu'il prenait beaucoup d'alcool il le disait plus fréquemment et d'un ton plus sombre, mais j'étais habituée. Et voyant*

[3] René Fonjallaz, À *la mémoire de Henri Roorda*, 1928.

que malgré mes supplications, mes prières, mes menaces, mon chagrin atroce, il s'obstinait sur cette pente fatale, à la fin je n'en concevais plus que de l'irritation et j'y voyais une comédie. Ce n'en était pas une, mes bons amis : Henri s'est tiré dans le cœur un coup de révolver hier matin 7 novembre à six heures environ. C'est un coup affreux, malgré tout, mais je dois vous le dire : je préfère que Henri soit mort ainsi : dans sa pleine intelligence, avec tout son talent (qui était grand), estimé de tous, admiré par beaucoup, que de penser qu'il aurait pu devenir une loque, une épave objet de la pitié méprisante des autres, ce qui serait arrivé fatalement en un délai peut-être bref étant donné la vie qu'il menait.

La lecture de la correspondance – avec Edmond Gilliard, avec Jacques Gross (soixante-dix missives qui couvrent une période de trente ans, de novembre 1894 à novembre 1923), avec Amédée Dunois (quatre-vingt-huit lettres ou cartes de juillet 1908 à août 1925) – corrobore ce témoignage d'un caractère dépressif, exténué par ses cours et se débattant sans cesse dans les contingences du quotidien, en particulier sur le plan matériel. On pourrait s'en étonner, car la situation de Roorda, sans être celle d'un grand bourgeois, ne prédisposait pas à la précarité. Quels stratagèmes n'invente-t-il pas néanmoins, pour gagner quelques dizaines de francs qui ne tarderont pas à être mangés, ou bus. Fin novembre 1907, il cherche un prête-nom par l'intermédiaire de Dunois pour participer à un concours lancé par un journal français qui offre quarante francs au meilleur quatrain vantant les qualités d'une marque de cacao. Roorda insiste, et envoie six quatrains ! Il est pénible dans cette correspondance de voir cet esprit fin, cultivé et brillant inlassablement demander de l'argent à ses amis – y compris quand ils sont eux-mêmes dans des conditions difficiles, comme Dunois en France pendant la guerre – sans cesse quémander des délais pour rembourser les emprunts de quelques dizaines de francs qui se chevauchent, insister sans relâche pour obtenir le paiement de ses articles, supputer infatigablement les bénéfices de telle collaboration, toujours avec force humour et bons mots, oripeaux dont Roorda couvre à peine son humiliation… et celle de son épouse Lili, comme dans cette lettre à Dunois du 18 octobre 1916 :

Brave ami,

Un chien tombant dans mon café au lait, la foudre tombant dans ma soupe ne m'ahuriraient pas autant que le culot de Lili qui te « tapait » à mon insu pendant que je te « tapais » sans qu'elle s'en doutât. Quel effet a dû produire sur ton esprit honnête ce double « tapage » ! Et qu'a dû penser Antoinette ! Et qu'est-ce que la France, pays de l'ordre et de l'économie, a dû penser de nous ! Un jour, tout s'expliquera. Pour le moment, je constate que ta bonté a été double aussi et que ma confusion l'est également.

Je t'ai envoyé l'autre jour les 60 frs. À bientôt les 30 frs. Amitiés.

En 1892, la nomination de Roorda à l'Ecole Supérieure des Jeunes Filles apparaissait déjà comme une providence face à l'endettement familial hérité du père… Trente-deux ans plus tard, dans *Mon Suicide*, adressant un clin d'œil à Socrate, il fait de ses dettes une des raisons de son geste définitif :

Moi, je dois mille coqs ; et comme je sais que je n'aurai pas assez d'énergie, pas assez de vertu pour les rendre tous, je vais m'infliger la peine de mort.

Il n'empêche. Entre temps, Roorda a bâti une œuvre… Mine de rien. À la petite semaine. Et en bon professeur : car c'est dans la « marge » qu'il écrit. Modeste, opiniâtre, résigné comme l'artisan qui produit en nombre et ne songe pas à faire œuvre, Roorda traque *l'esprit* dans ses derniers retranchements, jusqu'au calembour ultime. « Si personne ne faisait de l'esprit, il n'y aurait dans le monde que de la matière. Ce serait répugnant. »

Gilles Losseroy